Ami du Clergé du 6 février 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XLII. Le jugement général, 65.
Carême sur la gloire de Dieu. — V. La gloire du Père : sa Providence, 67. — VI. La gloire du Père : « Que votre nom soit sanctifié, » 70.
Carême sur l'humanité du Christ. — IV. Le Christ ouvrier, 73. — V. Le Christ, homme de douleurs, 76.
Allocutions de mariage. — II. Au mariage d'un officier, 79.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XLII

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

Mes frères,

Tandis que les Apôtres s'attardaient à regarder le ciel où ils avaient vu disparaître le Sauveur, deux anges leur apparurent et leur dirent : « Galiléens, que restez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui vient de vous être ravi au ciel, c'est ainsi qu'il viendra comme vous l'avez vu aller au ciel. » Ce retour de Jésus se fera à la fin des temps et sera le prélude du jugement général. Ce sont ces deux événements qui sont annoncés par l'article du Symbole que nous devons commenter aujourd'hui : « d'où il viendra juger les vivants et les morts. » Sur quoi repose notre foi au jugement général ? Que sera ce jugement général ? Comment devons-nous nous y préparer ?

I

C'est avant tout sur la parole du Christ que s'appuie notre foi au jugement général. Quelques jours avant de mourir, la veille ou l'avant-veille de son arrestation, Jésus voulut donner à ses Apôtres un dernier avertissement prophétique sur les événements qui devaient châtier, à brève échéance, Jérusalem et le peuple juif de leur incrédulité. Jésus répondait d'ailleurs à une question précise de Pierre lorsqu'il leur traça un tableau anticipé de la ruine de Jérusalem. Mais, selon S. Matthieu, les disciples avaient élargi la question, peut-être parce qu'ils supposaient à tort que la ruine de Jérusalem coïnciderait avec la fin du monde : « Dis-nous quand cela sera et quel sera le signe de ton avènement et de la consommation du siècle. » Sans prétendre lier nécessairement dans le temps les deux catastrophes, Jésus leur présenta cependant la ruine de Jérusalem comme un symbole de la fin du monde.

Laissons de côté la première de ces prédictions, qui, nous le savons aujourd'hui, n'avait par rapport à la fin du monde qu'une valeur d'image, pour nous arrêter aux paroles qui intéressent directement le second avènement du Christ. Par une transition naturelle, le Sauveur avait en effet abordé cette question d'intérêt général : « Jérusalem sera foulée par les Gentils jusqu'à ce que soient arrivés à leur terme les temps des Gentils. » Ecoutons maintenant le Juge suprême nous annoncer les préliminaires de ces grandes assises que nous appelons le jugement général :

« Mais en ces jours-là, après la détresse de ces jours-là, le soleil sera obscurci et la lune ne donnera plus sa lumière et les astres tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. Et sur la terre : une angoisse des nations inquiètes du bruit de la mer et de son agitation, les hommes expirant de terreur et d'anxiété sur ce qui arrive au monde habité. Et alors, on verra le Fils de l'homme venant dans les nuées avec grande puissance et grande majesté. Et il enverra des anges au son de la grande trompette. Et ils rassembleront ses élus des quatre vents, d'une extrémité des cieux à l'autre extrémité. »

La prédiction se continue par le développement des deux paraboles, celle du figuier et celle des dix vierges. Nous retrouverons tout à l'heure ces paraboles. Pour le moment, n'en retenons qu'un enseignement : Jésus se donne comme le Juge suprême ; c'est lui qui frappera l'âme stérile, comme il a frappé jadis un figuier improductif ; c'est lui qui admettra dans le royaume et en exclura, comme l'époux l'a fait à l'égard des dix vierges.

Mais voici qui est plus précis encore : « Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire et tous ses anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de gloire. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui. Et il les séparera les unes des autres, comme le berger sépare les brebis des boucs. Et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche... Et ceux-ci iront au châtiment éternel, mais les justes, à la vie éternelle. »

Ces paroles ne peuvent nous laisser aucun doute sur la tenue d'un jugement général à la fin du monde. S'il était nécessaire d'apporter un autre argument, nous le trouverions facilement dans une raison de convenance. Jésus est le chef de toute l'humanité ; il est le Rédempteur universel. Mais en fait toute l'humanité ne se courbe pas devant lui dans l'obéissance ; beaucoup négligent ou refusent les grâces de la Rédemption. Le Maître et le Rédempteur se trouve aussi mis partiellement en échec ; son œuvre est diminuée par la malice des hommes ; sa gloire est ternie et amputée par ces révoltes et par ces défections.

Jésus accepte pour un temps ces humiliations ; mais sa gloire exige une réparation : il doit apparaître devant toute l'humanité rassemblée en Maître indiscuté et son autorité doit être reconnue publiquement non seulement par ceux qui l'auront acceptée ici-bas, mais aussi et surtout par ceux qui l'auront bafouée. Ainsi la foi et la raison nous obligent de croire à l'existence d'un jugement général à la fin du monde.

II

Que sera ce jugement général ? Nous l'avons déjà dit : un partage entre les brebis et les boucs, entre les bons et les méchants, c'est-à-dire l'attribution à chacun d'une récompense ou d'une punition selon ses œuvres ; la manifestation publique de la divinité du Christ, de son autorité universelle et de sa gloire éternelle. Ajoutons à cette vue générale quelques précisions utiles.

Comment cette triple manifestation sera-t-elle réalisée ? D'abord par la vision du Christ revêtu de sa gloire et de son autorité. L'Ecriture nous le dit : « *Videbunt in quem transfixerunt* » : les pécheurs

verront celui sur qui ils se sont acharnés pour le crucifier. Cette vision se fera à la lumière d'une raison rectifiée, c'est-à-dire débarrassée de ses ignorances, de ses erreurs, de ses passions et de ses préjugés. La vérité sur le Christ apparaîtra donc à chacun dans tout son éclat et irrésistible.

Mais, de plus, seront manifestés avec la même clarté les mérites et les péchés de chacun, de telle sorte que l'on embrassera d'un seul coup d'œil et toutes les prévenances de la grâce divine d'une part, et d'autre part toutes les correspondances ou toutes les résistances d'une âme aux appels de la grâce. Les théologiens se demandent si les péchés pardonnés seront eux aussi manifestés. La réponse affirmative et la réponse négative ont chacune ses tenants. La première me semble mieux concorder avec le but du jugement général et je me représente assez volontiers ce jugement comme l'ouverture du livre d'âme de chacun, permettant de comparer l'action de Dieu dans une âme et les diverses réponses qu'elle y aura faites, compte tenu des circonstances aggravantes et atténuantes. La gloire totale du Christ me paraît, sauf erreur en un sujet qui n'est pas de foi et qui n'a pas été tranché ni par l'Ecriture, ni par la Tradition, exiger la pleine manifestation de l'état d'âme de chacun.

Ce jugement général ne changera rien, est-il besoin de le dire, à la sentence du jugement particulier, dont il n'est pas question dans notre Symbole, mais qui a lieu pour chacun à l'instant de la mort. Il ne sera donc qu'une confirmation publique et éclatante de l'arrêt déjà porté au jugement particulier. Une seule question se pose, d'intérêt pratique assez minime pour nous : le jugement général se confondra-t-il, pour les hommes qui seront encore sur terre au moment du grand cataclysme qui mettra fin à notre monde, avec le jugement particulier ? Pour répondre à cette question, il faudrait savoir si ces derniers vivants passeront par la mort avant le jugement général ou s'ils seront exemptés de cette épreuve. Ici encore nous manquons d'une solution précise et sûre. Laissons donc de côté cet aspect du problème.

Le jugement général sera évidemment définitif, comme l'aura été d'ailleurs le jugement particulier. L'arrêt porté ne sera pas réformable, mais le sort de chacun se trouvera fixé pour l'éternité. Nous aurons l'occasion de revenir sur l'éternité du ciel et de l'enfer à propos de la résurrection des corps. Ce qui doit surtout nous frapper pour le moment, c'est que le bien-fondé de ce jugement apparaîtra clairement à tous, même aux réprouvés, et ce sera pour eux une cause spéciale de souffrance de voir jusqu'à l'évidence qu'ils ont été frappés justement et qu'ils sont seuls responsables de leur malheur.

Tel nous apparaît donc le jugement général avec ses deux aspects : la manifestation évidente et publique de la divinité, de l'autorité et de la gloire du Christ ; la répartition à chacun de la récompense ou de la punition qui lui est due pour ses œuvres, avec son caractère de justice pleine et définitive que nous avons signalé.

III

Il nous reste à savoir comment nous devons nous préparer à ce jugement. Notre-Seigneur a pris soin de nous en avertir. Le conseil général qu'il nous donne est celui-ci : Veillez, soyez sur vos gardes, soyez prêts, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Cet avertissement est valable avant tout, naturellement, pour le jugement particulier.

A vrai dire, certains signes précurseurs peuvent nous avertir que le moment approche : la vieillesse, les maladies, les infirmités. Et pourtant, si nous nous rappelons ce qui est arrivé au figuier stérile, il faut bien admettre que ces signes font parfois défaut. C'est en pleine vigueur qu'il a été frappé, à tel point que les Apôtres peuvent s'en étonner. La mort peut nous frapper à tout instant, sans laisser pressentir sa venue. Il faut donc être prêt. Qu'est-ce à dire, sinon garder soigneusement l'état de grâce sans lequel personne n'entrera dans le royaume des cieux?

Sommes-nous de ces prudents, toujours prêts à entendre l'appel du Maître ? Notre-Seigneur va redoubler ses instances en nous proposant la parabole des dix vierges : « Le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui prirent leurs lampes et sortirent à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient imprudentes et cinq sages, car les imprudentes, en prenant leurs lampes, ne se munirent pas d'huile, tandis que les sages prirent de l'huile dans des flacons avec leurs lampes. L'époux se faisant attendre, elles s'assoupirent toutes et dormirent. A minuit, un cri retentit : « Voici l'époux ! Sortez audevant de lui ! » Alors toutes ces vierges s'éveillèrent et arrangèrent leurs lampes. Les imprudentes dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. » Les sages répondirent : « Sûrement, il n'y en aurait pas assez pour vous et pour nous ; allez plutôt chez les marchands et achetez-en pour vous. » Pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux vint. Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces et l'on ferma la porte. Plus tard arrivèrent aussi les autres vierges qui se mirent à dire : « Seigneur ! Seigneur ! ouvrez-nous ! » Mais il leur répondit : « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas ! » Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Le symbolisme de cette parabole est clair : les vierges sages sont les chrétiens toujours sur leurs gardes, dont la vie est une constante préparation à la mort et au jugement ; les vierges imprudentes sont les âmes qui remettent sans cesse à plus tard les précautions indispensables à leur salut ou qui, absorbées ailleurs, n'ont pas le bon sens nécessaire pour prévoir ces précautions.

Quel est donc le caractère des précautions à prendre ? Elles doivent être suffisantes, actuelles et personnelles.

Suffisantes : les imprudentes ont été invitées à la noce ; elles s'y sont préparées en venant au lieu de rendez-vous ; elles ont apporté leurs lampes. Et pourtant cela n'a pas suffi. Il aurait fallu se munir d'une provision d'huile. Ainsi ne suffit-il pas d'avoir entendu l'invitation du Maître, de s'être préparé à y répondre en obéissant à quelques commandements, tout en négligeant les autres, de vivre dans un milieu chrétien, d'apporter des dispositions de foi auxquelles ne correspondent pas les œuvres. En un mot, il faut la grâce sanctifiante à l'état permanent.

Actuelles : les imprudentes songent à se procurer de l'huile lorsqu'il n'est plus temps, lorsque déjà les lampes s'éteignent et surtout lorsque l'époux arrive. N'est-ce pas l'attitude de ces mauvais chrétiens qui sont bien décidés à revenir à Dieu quand le moment sera venu et qui comptent sans leur torpeur, leurs illusions et la soudaineté possible de la mort ? N'est-ce pas l'attitude de ceux qui comptent sur leur ferveur passée pour avoir droit à la miséricorde divine

au dernier moment, même s'ils ont abandonné cette ferveur ?

L'époux ne demande pas aux vierges imprudentes si leurs lampes ont été allumées jusqu'au milieu de la nuit ; il veut qu'elles le soient actuellement, au moment où il se présente. Le salut n'est pas évalué d'après une moyenne proportionnelle entre le bien et le mal accomplis, mais d'après l'état de l'âme au dernier moment. Etre habituellement prêt est la seule manière de réaliser cette préparation actuelle qui est requise.

Personnelles : Les vierges imprudentes n'ont pas trouvé à emprunter l'huile nécessaire. De même ne pouvons-nous emprunter à autrui les mérites nécessaires au salut. Sans doute, la Communion des saints nous autorise à compter sur l'aide de notre prochain, sur ses prières, ses mérites et ses sacrifices. Encore faut-il que cette aide nous amène à un acte de vertu personnelle. Il n'y a pas de salut en bloc et il est inutile d'espérer se glisser indûment dans le cortège.

* *

Retenons donc spécialement ces dernières considérations d'ordre pratique. Les précautions qu'elles nous invitent à prendre pour assurer notre salut doivent s'insérer dans les préoccupations de la vie temporelle, qu'elles n'excluent pas, chaque fois que celles-ci sont légitimes.

Remarquons-le, l'époux ne reproche pas aux vierges imprudentes d'avoir dormi ; il est probable, au moins possible, que les vierges sages en ont fait autant pour tromper la longueur de l'attente. Il ne leur reproche que d'avoir cédé au sommeil avant de s'être assurées qu'elles avaient la quantité d'huile nécessaire. En résumé, donnons aux préoccupations temporelles légitimes toute l'attention qu'elles réclament, mais ne songeons aux intérêts de ce monde qu'après avoir assuré ceux de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

V

LA GLOIRE DU PÈRE : SA PROVIDENCE

Tua, Pater, providentia gubernat.
C'est votre Providence qui nous gouverne, ô Père. (Sap., XIV, 3).

Mes frères,

Principe et fin de toutes choses, la souveraine bonté de Dieu remplit encore tout l'intervalle qui sépare la fin du principe. Nous avons expliqué pourquoi. Le bon Dieu ne peut pas, étant cause première, nous tirer un jour du néant et nous jeter dans l'existence en nous disant : « Débrouillez-vous ! Je me réfugie dans ma tour d'ivoire, et ce que j'ai fait ne m'intéresse plus. » Il y va de sa gloire de premier principe, d'être principe jusqu'au bout et de conduire sa créature jusqu'à la gloire qui est sa fin. Il le fait par sa Providence.

Et sa Providence nous gouverne ;

Et son gouvernement est vraiment paternel.

Car, dit l'auteur de la Sagesse : « C'est votre Providence qui nous gouverne, ô Père ! »

Mais parce que la vérité est la règle de notre vie, vous ne serez pas étonnés d'apprendre que d'une vérité aussi fondamentale que le dogme de la Providence je déduise aisément les lois fondamentales de toute notre vie, qui rayonnera, je l'espère bien, d'une foi très vive en la Providence quand vous connaîtrez sa nature, d'une espérance inébranlable en son parfait gouvernement, et d'une piété filiale envers l'amour tout paternel qui prend un si grand soin de nous.

Quel sujet, m. f., pourrait être plus digne de votre intelligence et de votre cœur ?

I. — *La Providence*

Faire acte de providence — le mot le dit — c'est prévoir ; et prévoir est l'acte principal de la vertu de prudence. Or, dit S. Thomas, celui-là est prudent qui, grâce à sa sagesse et à son expérience, sait disposer toutes choses en vue du but qu'il poursuit et puis choisir les bons moyens. Et telle est, dit-il, la Providence de Dieu. Donnez-moi la joie de vous le montrer.

Tout le bien qui est dans les choses, vient de Dieu, principe de tout.

Or, au premier rang de ces biens, doit nécessairement se trouver, et se trouve en réalité leur ordonnance à une fin qui n'est autre que Dieu lui-même. Je dis que c'est là notre bien le meilleur, puisque la perfection d'un être est de réaliser sa fin, où il trouvera précisément l'actualisation de toutes ses puissances, l'épanouissement de sa nature.

Il y tend de toutes ses forces, il est tout entier ordonné à sa fin ; que dis-je ? cette ordonnance, au fond, est sa seule raison d'être : il n'est que pour cette fin.

Ne me demandez pas, m. f., d'étaler à vos yeux les merveilles de l'ordre du monde. Je serais infini si je devais vous faire entendre le glorieux concert des étoiles au rythme de leurs évolutions si magnifiquement ordonnées, exposer les lois de la mécanique si minutieusement agencées, dévoiler les règles précises d'une simple cristallisation ; et c'est le monde inanimé. Mais notre admiration serait à court de voix en face des secrets combinés d'une façon inimaginable, que renferme une graine, une goutte de sève, le moindre organe, devant les prodiges de l'instinct et le miracle d'une pensée. Et donc que dire de cet ensemble d'une harmonie déconcertante que chaque individu réalise en lui-même et que tous les êtres à la fois réalisent dans l'univers ?

Mais il n'est que d'ouvrir les yeux pour contempler cette merveille : depuis l'atome encore informe d'une matière première qui touche au néant, jusqu'à l'esprit pur du premier des anges, par degrés insensibles entre les individus, toute la création monte vers le Très-Haut à proportion qu'elle participe à l'être et à la vie de Dieu, et doit finalement y participer. Car voilà le principe de la variété infinie et de l'unité admirable que reflète le nom d'*univers* que nous avons donné au monde, et où rayonne splendidement son ordonnance essentielle vers Dieu, son unique fin.

Dieu donc a conçu et voulu cet ordre, dont il est aussi l'unique principe : voilà l'œuvre de la

Providence. Comme dans l'essence divine se trouve la raison des essences créées, et dans son existence la raison de leur existence, et dans sa bonté la raison de leur bien, le pourquoi de l'ordre du monde, posez-le à la Providence, qui vous en dira la raison dans la puissance qu'elle avait d'ordonner tout à ses fins.

Retenez ce mot, je vous prie, qui vous indique les *moyens* par lesquels la Providence a ordonné la création.

Ordonner, c'est essentiellement commander, de même d'ailleurs que commander c'est essentiellement ordonner les actes d'un autre en vue d'une fin. C'est l'exercice d'un pouvoir. Dieu est donc Providence en tant que maître de son œuvre, il l'ordonne à son gré.

Et comme l'ordre extérieurement se concrétise dans la loi, qui règle, en effet, la marche des êtres, nous dirons que toutes les lois qui règlent et la constitution des êtres et leur vie et leurs relations, sont formellement l'œuvre de la Providence.

C'est à elle qu'il appartiendra de porter d'abord toutes les lois générales et particulières, et nécessaires et contingentes, qui règlent pour *chaque être* les éléments de sa nature jusqu'au moindre de ses atomes, la durée de son existence du premier au dernier instant, le mode de son activité jusque dans le plus petit détail;

toutes les lois, ensuite, générales et particulières, et nécessaires et contingentes, qui règlent les *rapports* de tous les êtres entre eux : leur place dans l'univers et leur rôle en ce monde;

de même toute *dérogation* accidentelle ou merveilleuse à n'importe laquelle de ces lois. Rien ne peut être ou arriver qui n'ait été prévu et ordonné par Dieu. Tout, absolument tout, doit entrer de gré ou de force dans le plan de la Providence, et sert de moyen à son but ;

et donc aussi *le mal* lui même, à raison soit du bien qui lui sert de support, soit du bien qui doit en sortir ; car le mal par lui même n'est pas. Nous appelons de ce nom un bien qui pourrait ou devrait être meilleur qu'il n'est.

Aussi, quand on affirme que le péché c'est le désordre, on lui fait vraiment trop d'honneur. Le péché, lui aussi, fait partie de ce plan divin, fixé par la Providence. Le pécheur, lui aussi, glorifie Dieu à sa manière; car Dieu atteint toujours son but, si le pécheur manque le sien. Le désordre de son péché n'est réel que de son côté ; mais du côté de Dieu ce n'est qu'une vaine tentative pour échapper au plan divin, en brisant quelqu'une de ses lois. Peine inutile, heureusement, car si nous sommes enfermés dans le cercle de la Providence, c'est que là seulement nous sommes quelque chose, ne fût-ce que de pauvres pécheurs ; mais en dehors, c'est le néant.

Voilà, je pense, bien au point, la notion de la Providence. Elle est la raison se trouvant en Dieu de toute l'ordonnance du monde, ordonnance déterminée par toutes les lois qui règlent pas à pas la marche du monde vers Dieu.

Et voilà le vrai fondement de la vie pratique de la foi. Vivre de sa foi, m. f., c'est tout simplement reconnaître la Providence en toutes choses, reconnaître le plan divin et le bien fondé de ses lois.

Rien ne peut surprendre une âme qui vit réellement de sa foi en la Providence. Rien ne l'étonne : ni la fortune des impies, ni l'affliction des justes. Quand elle ne comprend pas, elle se contente de croire et elle adore en paix la divine Providence, sachant qu'au grand jour des révélations elle verra tout ce qu'elle a cru. Elle a cru en dépit de la malice des choses et de la cruauté des hommes qui s'acharnaient sur elle, malgré que Dieu lui-même parût l'abandonner ; elle a cru qu'une Providence, aussi amoureuse qu'attentive, la conduisait ainsi pas à pas jusqu'au ciel. Elle verra que c'était bien vrai. Ce qu'alors, dans le ravissement, elle ne cessera plus de faire, elle le commence dès ici-bas : sous la poussée ardente de sa foi convaincue, elle reconnaît et elle admire, bénissant de tout et glorifiant sans cesse la Providence du bon Dieu.

II. — *Le Gouvernement*

Car c'est elle, ajoute notre texte, qui en vérité gouverne le monde. Disons maintenant ce qu'elle fait.

Mais auparavant S. Thomas nous invite à distinguer la Providence du gouvernement divin, comme on distingue un ordre de son exécution.

Or fidèles et impies les confondent habituellement. Les uns invoquent, les autres attaquent la divine Providence à propos de tout, comme si elle était seule à exécuter ce qu'elle est seule à ordonner. Je n'ai pas besoin de vous assurer que rien n'est plus préjudiciable à la vérité et donc à notre vie.

Pourtant la distinction s'impose : autre est le pouvoir législatif, à quoi se réfère essentiellement la Providence, autre l'exécutif, qui se nomme son gouvernement. Quand même ces deux pouvoirs seraient de fait dans la même main, fût-ce même une main divine, il serait encore vrai de dire qu'à notre point de vue du moins la confusion des pouvoirs est toujours une chose regrettable.

Ce n'est pas, en effet, dans les mêmes conditions, ni en vertu des mêmes moyens qu'on légifère et qu'on gouverne. Un ordre peut être excellent et son exécution pénible, parce que le gouvernement va se trouver aux prises avec toutes les réalités plus ou moins soumises à ses lois.

Au lieu de vous en prendre à la Providence elle-même des désordres dont vous gémissez, sachant désormais qu'ils relèvent plutôt de son gouvernement et que même dans le monde divin on a en toute vérité le gouvernement qu'on mérite, vous saurez, je l'espère, vous en prendre plus justement à ses sujets récalcitrants, pour ne pas dire ingouvernables.

Et ainsi, pour rendre justice à la Providence de Dieu, vous n'aurez une fois de plus qu'à faire œuvre de vérité.

Quant au gouvernement divin, voici son œuvre dans le monde. Elle est double, dit S. Thomas ;

car la Providence, en les gouvernant, veut conserver aux créatures tout le bien qu'elles possèdent et les promouvoir en même temps au bien qu'elles doivent acquérir.

Je vous disais en commençant que la Providence remplit tout l'espace qui semble séparer en Dieu sa fonction de premier principe de celle de dernière fin. Vous le saisissez maintenant. Quand la Providence nous conserve, que fait elle, sinon prolonger le geste même du Créateur, en continuant d'exercer sa fonction de premier principe ? Tandis que manifestement elle commence à jouer le rôle de fin dernière, quand elle nous attire vers un bien meilleur.

De notre côté, il n'y a sans doute à cette double action du gouvernement de la Providence qu'une seule et unique raison, on ne peut plus évidente : le néant de la créature. Son indigence est extrême, en effet. Tout ce qu'elle a, elle l'a reçu ; tout ce qu'elle acquiert, elle le reçoit de Dieu ; en elle-même elle ne trouve rien. Voyez ce rayon de soleil. Il éclaire ; mais sa lumière est empruntée : c'est le soleil qui la lui donne ; qu'il se voile, le rayon s'éteint. Voilà notre être.

S'il se conserve tout d'abord, et s'il se perfectionne ensuite, c'est à condition et dans la mesure où il se laisse gouverner par la divine Providence, en respectant toutes ses lois. Participant alors à leur vertu divine, il conserve son être aussi longtemps et acquiert toute la perfection que, dans son éternelle sagesse, la Providence a décidé selon son plan de lui donner.

Voilà la raison certaine et profonde pour laquelle le péché opère en nous la mort. Non seulement il rend impossible notre perfectionnement moral, mais il tend à nous anéantir. En se révoltant contre le gouvernement divin, en désobéissant à ses lois, cet homme qui prétend se libérer et s'exalter, ce pécheur n'est qu'un être qui veut retourner au néant.

Revenez à la vie, m. f., en jetant hors de vous, par une confession sincère, tous ces germes de mort que sont vos péchés ; et désormais, fidèles à toutes les lois divines, vous pouvez espérer de la divine Providence qu'elle vous conduise jusqu'au ciel.

Voyez de quels soins elle entoure et les petits oiseaux et les lis des champs ! dit l'Evangile. Or si vous n'oubliez pas le passereau qui vous invoque dès le matin, avec quelle prédilection vous veillez sur l'homme, ô Providence du bon Dieu ! Car vous le visitez sans cesse et vous approchez votre cœur du sien. Vous êtes à sa droite, pour qu'il ne soit pas ébranlé, et vous commandez à votre ange de le garder nuit et jour. Vous comptez les cheveux de sa tête pour qu'aucun ne tombe sans votre permission. Vous lui avez offert votre propre bonheur, et vous venez à sa rencontre alors qu'il errait loin de vous. Si nous nous réunissons en société, vous êtes le Roi des Rois et le Maître des Dominateurs. Les affaires publiques sont entre vos mains, et ceux qui croient les diriger ne font que marcher vers votre but à vous, car vous êtes le Roi immortel des siècles. Vous gouvernez le monde de telle sorte, enfin, que tout, même le scandale, coopère au bien des élus.

Pour raffermir votre espérance, aucun fait ne vaut ces paroles, qui sont toutes des Saintes Ecritures. Que dire de plus ? La Providence, c'est notre guide, notre bouclier, notre force, notre lumière, notre consolation. En elle est tout notre espoir !

III. — *Méthode paternelle*

Et, je l'espère bien, notre amour ; car cette Providence qui nous gouverne est celle d'un Père : *Tua, Pater, providentia gubernat.* C'est par quoi nous allons conclure en peu de mots.

Ne vous semble-t-il pas qu'au sein de la famille le gouvernement paternel unit la force à la douceur ? Il tempère l'une par l'autre : la force du maître et la douceur de la maman. Ce faisant, il manifeste qu'il participe à la sagesse de Dieu lui-même, créateur des paternités ; car il est écrit de la divine Sagesse qu'elle atteint tout avec force et dispose tout avec suavité : « *attingit fortiter et disponit suaviter.* » (Sap., VIII, 1).

Admirez, je vous prie, avec quelle force et quelle douceur la Providence nous gouverne : y a-t-il un gouvernement plus paternel que le sien ?

Sa force apparaît surtout dans la fin et sa douceur dans les moyens.

Quand il s'agit des buts que se propose la Providence, vous pensez bien, m. f., que rien ni personne au monde ne l'empêchera d'y parvenir. Et qui donc, je vous le demande, pourrait faire échec à son plan, alors que tout en fait partie ? « Qui est fort comme Dieu ? » crie l'archange fidèle à tous les anges révoltés ; et ce cri les poursuit jusqu'au fond des enfers. Aurait-il donc lui-même présumé de ses forces ? Il est la force par essence, le Tout Puissant, le Dieu des vertus. Ou bien renoncerait il à son but primitif ? Il est au contraire forcé de l'atteindre ; car cette fin c'est lui. A son tour, toute créature sera bien forcée de l'atteindre, cette fin dernière qui est la gloire de Dieu, et de gré ou de force elle manifestera quelque chose de l'être divin : ou son amour qui la couronne, ou sa justice qui la punit. Ainsi la fin dernière de la divine Providence devra être forcément atteinte, puisque c'est Dieu, celui qui est.

Mais aussi suave que forte est la Providence du bon Dieu. Voyez comme elle conduit tous les êtres à leur fin, chacun suivant sa nature. Elle sait respecter les lois fixes de la matière, alors même que par un miracle elle en suspend pour un moment le cours ; elle sait guider les animaux par leur instinct et diriger l'homme par sa liberté.

Voyez jusqu'où va la bonté de Dieu. Il trouve le moyen de faire de ses créatures de vraies auxiliaires de sa Providence. Il les associe à son œuvre, il leur fait part de ses desseins et sollicite leur concours. Ah ! nous avions raison de dire qu'il met toute sa gloire à donner. Son amour, prodigue de lui même, n'a pas voulu se contenter de donner au néant une part de son être ; à ses êtres

il donne une part de son œuvre et leur fait partager dans la même mesure son rôle de principe et de fin, et sa fonction de Providence, leur assurant pour les remplir quelque chose de sa sagesse et de sa puissance, de sa force et de sa douceur.

Demandez au pécheur qui se convertit, par quels moyens doux et suaves Dieu l'a ramené à lui : c'est un exemple, c'est un sermon, c'est un remords, c'est une promesse ; enfin sa grâce victorieuse achève seulement aujourd'hui ce que depuis longtemps peut être elle avait déjà commencé.

Demandez surtout à une âme pieuse les suavités du commerce divin. « Voyez et goûtez, s'écrie le Psalmiste, combien le Seigneur est doux ! » Son joug est suave et son fardeau léger. Sa conversation n'a point d'amertume, et la croix même est bien légère depuis que Jésus l'a portée.

Nous disions tout à l'heure que la Providence est un cercle d'où l'on ne peut pas s'évader. Mais je vois maintenant que c'est un cercle de famille, où l'amour justement se plaît à demeurer. Or tant qu'un amour vraiment filial nous unit à Dieu notre Père, tous nos actes sont les vrais rayons de la Providence, et la roue de notre vie marche sans heurt vers le Paradis comme un char roule aisément quand tous les rayons sont unis à l'essieu qui les supporte et les actionne. Même séparés de l'essieu, comme ils tiendraient encore au cercle, ils rouleraient, mais quels grincements ! Ainsi font les pécheurs et feront les damnés au témoignage de l'Evangile. A nous, m. f., de nous fixer dans la divine Providence, d'y trouver notre point d'attache, d'en suivre tous les mouvements pour arriver au Paradis. Ainsi soit-il.

VI

LA GLOIRE DU PÈRE : « QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ »

Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum !
Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié !

Mes frères,

Comme le mot est le signe de l'idée, le nom d'un être est son signalement. Il évoque aussitôt dans l'esprit, sinon devant les yeux, les traits généraux et particuliers dont l'ensemble constitue pour nous la physionomie de cet être : on le reconnaît à son nom.

Maintenant que nous avons ébauché les principaux traits de la physionomie divine, nous devrions être en mesure de les rassembler dans un mot qui serait le vrai nom de Dieu. Alors, rien qu'à le dire ou à l'entendre, ce nom éveillera dans notre intelligence tous les traits divins que nous connaissons, et en même temps inspirera à notre volonté les hommages qui lui sont dus.

Nous répétons sans cesse : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ! » Ce n'est pas assez de le dire, si on ne sait pas ce qu'on dit.

— Que votre nom : Quel est ce nom ?

— Soit sanctifié : Comment cela ?

Je suis sûr, m. f., qu'il vous paraît, comme à moi, intéressant et salutaire de répondre à ces deux questions.

I. — *Les noms de Dieu*

On pourrait, semble-t-il, classer les noms divins en deux catégories bien nettes : les noms communs qu'on lui réserve ; et le nom propre qui lui appartient.

1° *Nom commun.* — Avez-vous jamais remarqué qu'on pourrait composer tout un traité de Dieu, en expliquant simplement les noms qu'on lui réserve :

car on l'appelle « l'Etre suprême » ; et c'est le nom de son essence ;

car on l'appelle « le Grand Esprit, » « l'Infini, » « l'Eternel, » « le Tout-Puissant, » ou le « Très-Haut, » du nom de ses attributs ;

car on l'appelle « le Saint des Saints, » ou le « Bon Dieu, » du nom de ses vertus morales ;

car on l'appelle « le Créateur, » « la Providence, » « le Souverain Maître, » « le Seigneur, » à cause de sa Création.

C'est un trésor, m. f., que j'ouvre ainsi à votre piété, souvent à court de réflexions profondes et suggestives quand elle se met en face de Dieu. Tournez et retournez, creusez dans tous les sens chacun de ces noms divins : un trésor est caché dedans, de vérité et de vie ; puisqu'au dire de Notre Seigneur lui-même : « Vous connaître, ô Père, c'est la vie éternelle ! »

2° *Nom propre de Dieu.* — Cependant, il faut l'avouer, les douze appellations que je viens de vous énumérer sont tout de même des noms très communs que le seul usage réserve à la Divinité par la faveur d'une particule qui s'efforce de les ennoblir.

Mais n'existe t-il point un nom propre de Dieu, qui lui convienne exclusivement ?

Il y a celui qu'on lui donne, et puis celui qu'il s'est donné.

Dans toutes les langues il y a un mot consacré exclusivement à nommer l'être divin, et qui éveille confusément dans notre esprit tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait : en français, le mot *Dieu*.

Ce mot vient du latin « Deus, » lequel vient du grec « Theos. » Or, si l'on en croit Platon lui-même, ce mot-là serait d'origine barbare. « Il me paraît, dit-il, que nos premiers ancêtres avaient réservé ce nom-là aux seuls êtres qu'aujourd'hui encore les barbares nomment dieux : le soleil, la lune et les astres. Et comme ils les voyaient en mouvement perpétuel, ils les appelaient *theoi,* du verbe *thein :* courir, être toujours en mouvement. Par la suite le nom est resté aux autres divinités. »

Cette étymologie — qui n'est pas la seule d'ailleurs — est très naturelle, en effet, et montre une fois de plus, s'il en était besoin, qu'on nomme tous les êtres suivant l'idée qu'on en a.

Mais il va de soi que le sens actuel du mot « Dieu » a singulièrement modifié cette notion primitive, puisque la toute première idée qu'il éveille dans notre raison est celle, avons-nous dit, d'un premier moteur immuable. En même temps il l'a élargie au point que nous enfermons aujourd'hui dans ce petit mot toutes les perfections divines. On a tout dit quand on a dit « Dieu »; chacun mettant dans ce vocable toutes les idées plus ou moins nombreuses et précises qu'il a de la divinité. Aussi l'on peut dire que chaque lèvre humaine le prononce à sa manière, et que cette manière se perfectionne chaque jour. Vous le prononcez aujourd'hui un peu mieux qu'il y a dix ans; et vous le ferez sans aucun doute avec plus d'intelligence et de cœur à mesure que, selon le vœu de l'Apôtre, vous croîtrez dans la connaissance de Dieu, jusqu'au jour où, entrés au ciel et connaissant Dieu comme il vous connaît, vous prononcerez enfin son nom avec une telle plénitude qu'il remplira votre être et toute votre vie d'une béatitude éternelle.

Mais par le fait même que la signification de ce mot peut devenir de jour en jour plus profonde et plus étendue, il est manifeste qu'il n'exprime pas Dieu tel qu'il est. Ce ne peut être son vrai nom. Aussi bien ce n'est pas à nous qu'il appartient de le trouver. Nous ne sommes même pas capables d'inventer des noms propres pour des êtres créés. Nous combinons des noms anciens pour former un nouveau vocable, qu'on veut bien réserver à un être nouveau, mais qui le désigne d'ordinaire assez superficiellement. On dirait qu'il est aussi difficile de nommer proprement un être, que de le créer. C'est pour cela, sans doute, qu'au Paradis terrestre Dieu délégua sa toute-puissance à Adam pour donner un nom à chaque créature. A plus forte raison n'appartient-il qu'à Dieu de nous révéler son nom propre.

Il le fit à Moïse au milieu du buisson ardent. Vous vous rappelez cette histoire, qui nous permit au premier jour de ce Carême de définir l'essence de Dieu. Il est, dit-il, Celui qui est. Et c'est tellement son nom propre, qu'il lui convient éternellement.

Quel est ce nom? Ce n'est pas son sens, que je cherche; nous l'avons expliqué. Mais quel est le mot qui l'exprime? Un mot en quatre lettres : le *tetragrammaton ;* et plus précisément un mot de quatre consonnes; car les Juifs, vous le savez sans doute, n'écrivent que les consonnes. On savait par cœur les voyelles permettant de les prononcer.

Or telle fut la sainte terreur que Moïse inspira à son peuple à l'égard de ce nom divin, défendant sous peine de mort à personne de le prononcer, sauf au grand-prêtre une fois par an, que lorsque, en lisant la Bible, les quatre consonnes redoutables arrivaient, on intercalait, pour les prononcer, à la place des voyelles propres, celles du mot Adonaï, le Seigneur.

En sorte qu'aujourd'hui et depuis fort longtemps sans doute on ignore la vraie prononciation du nom propre de Dieu. On disait jadis *Jéhovah,* on a dit ensuite *Yahvo ;* aujourd'hui on prononce communément *Yahveh ;* on n'en a pas la certitude. On sait écrire le nom divin, mais non le dire, et personne ne peut plus appeler Dieu par son nom !

Nous en avons perdu la clef. Et certes, pour une âme religieuse, aucune acquisition humaine ne pourra compenser la perte de ce secret divin.

Quand même on n'admettrait pas, avec les rabbins juifs, que si Moïse et Jésus Christ ont opéré tant de miracles c'est parce qu'ils savaient prononcer le nom ineffable et qu'on en ferait autant qu'eux, si nous le savions nous aussi; il est bien triste de penser que nous, les vrais enfants de Dieu, nous ne connaissons plus le nom propre de notre Père.

II. — *L'honneur du nom divin*

Nous pouvons du moins, et devons l'honorer. Pourquoi et comment? Je voudrais seulement préciser ce que vous savez aussi bien que moi.

Pourquoi d'abord faut-il honorer le nom de Dieu? Il me suffirait de vous lire — et je vous y renvoie - l'admirable chapitre que sur l'honneur précisément Ernest Hello a écrit dans *L'homme.* J'en tire ces trois réflexions :

Le nom d'un homme, c'est lui-même ; car il est sa représentation. Il exprime, en effet, ce qu'il y a en lui de plus personnel et de plus intime. Celui qui insulte le nom d'un homme, atteint donc la personne elle-même, et qui plus est, l'insulte dans le lieu même où elle voudrait être le plus respectée. Ce qui est vrai aussi de Dieu.

Le nom, c'est l'honneur ; car l'honneur de quelqu'un consiste avant tout dans sa fidélité à la parole donnée. On peut pécher de mille manières; on est déshonoré seulement quand on a trahi sa parole.

Or quand on engage sa parole par une signature, quel signe donne-t-on de sa promesse? Son nom. Aussi le langage dit avec raison que ne pas faire honneur à sa signature, c'est déshonorer son nom.

Dès lors, ne faire aucun cas du nom de quelqu'un, ne pas se fier à sa signature, c'est plus que l'insulter indirectement, c'est affirmer explicitement que cet homme est un être sans honneur; on ne le déshonore pas seulement, on affirme par le fait même qu'il s'est lui-même déshonoré. Ainsi fait-on pour Dieu quand on méprise son nom.

Parfois même *le nom, c'est la gloire ;* quand celui qui le porte fait plus que tenir ses promesses en donnant ce qu'il a promis, mais quand il donne au delà, se montrant capable non seulement de justice, mais encore de magnificence. Ce qui est bien le cas de Dieu.

Dans ce cas, insulter son nom, c'est attenter à sa gloire; et honorer son nom, c'est le glorifier par une juste louange qui ne fait en somme que reconnaître la splendeur de son nom.

Ainsi, m. f., honorer le Saint Nom de Dieu n'est

qu'une œuvre de *vérité*, parce que son nom, c'est vraiment lui, — une œuvre de haute *justice*, parce que son nom, c'est son honneur, — une œuvre de *glorification*, parce que son nom est plein de gloire.

Ainsi donc il est vrai, il est juste, il est beau d'honorer le nom du Seigneur : voilà pourquoi nous le faisons.

Mais *comment* le faire à la perfection ?

En premier lieu s'impose à nous *la défense* de l'injurier.

Et d'abord de le prendre *en vain :* c'est l'objet formel du deuxième commandement de Dieu : « Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur. » Pourquoi ? Parce que c'est se moquer du monde et de Dieu, que de répéter son nom à tout propos. S'il est vrai, comme dit l'Ecriture, que Dieu est tout près de ceux qui l'invoquent, encore ne faut il pas le déranger pour rien.

Or il y a des chrétiens et surtout des chrétiennes qui l'interpellent pour moins que rien, lorsque sans piété et sans réflexion elles prennent Dieu à témoin de leurs plus frivoles pensées, de leurs paroles les plus futiles : « Mon Dieu, oui ! Mon Dieu, non ! » Ces invocations inconsidérées ne s'accordent guère avec le respect dû au nom divin.

Que dire, hélas ! des *blasphèmes* qui profanent le nom de Dieu, en lui accolant des qualificatifs qui, par le sens qu'on leur prête, sinon par les mots qu'on exprime, nient les attributs essentiels qui conviennent à ce nom divin.

Car telle est, je vous prie de le remarquer, la seule vraie notion du blasphème.

Or sur ce chapitre la piété de certaines âmes commet de singulières méprises. Elles sont épouvantées d'entendre quelqu'un jurer comme un charretier, alors que d'ordinaire ces jurons ne sont nullement blasphématoires, et font seulement partie des invocations inconsidérées dont nous parlions tout à l'heure ; car la colère ou la componction avec laquelle on les prononce ne sauraient en changer le sens ; et donc, si l'intention est quelquefois blasphématoire, le mot ne l'est point.

Par contre, elles trouveront presque tout naturel et se contenteront de plaindre une malheureuse qui s'écrie : « Si Dieu était bon, serais je aussi malheureuse ? » ce qui est le pire des blasphèmes ; ou même elles souriront en entendant une autre dire : « Dieu me damne, » ou « le diable m'emporte si telle chose n'arrive pas » : détestables serments, malédictions effroyables, que Dieu plus d'une fois a subitement réalisés !

En face du blasphème, âmes religieuses, ayez à cœur, je vous en prie, si vous le pouvez efficacement, de reprendre le blasphémateur, du moins de couvrir son blasphème par un cri de foi et d'amour. « Pardonnez-lui, Seigneur, il ne sait pas ce qu'il dit. Moi je sais qui vous êtes, et je vous en bénis ! »

Ne pas profaner le nom du Seigneur, ne pas le laisser insulter, ou du moins venger son honneur : c'est le premier de nos devoirs.

Voici le second, positif : le *glorifier* de toutes manières. Honorer le nom de Dieu, que ce soit là, m. f., le principe de votre vie chrétienne, l'occupation de votre vie pieuse, le couronnement enfin de votre vie apostolique.

Je dis que si vous êtes simplement, mais vraiment chrétiens, l'honneur du nom divin sera le *principe* de toute votre vie. C'est l'ordre formel de l'Apôtre : on doit tout faire au nom de Dieu. N'agit-on pas toujours en vertu d'un principe, qui détermine notre action ? Le principe qui vous fait agir, dites-moi donc quel est son nom ? C'est l'intérêt, dit le marchand ; c'est l'honneur, déclare l'orgueilleux ; c'est le plaisir, dit le mondain. Et vous, âmes chrétiennes, quel est le principe de votre conduite ? Moi, je parle et je mange et je travaille et je me couche ; moi je pleure et je souffre, moi je donne et je prie au nom de Dieu !

Montrez-le moi ! Voici le signe ; et c'est le signe de la croix qui éclaire et explique toute ma vie : « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. » Bienheureuse l'âme qui au principe de tous ses actes trace dans son cœur, sinon sur son front, le signe du nom trois fois saint !

Quand la vie part d'un tel principe, elle ne peut tarder à devenir vraiment pieuse. Alors j'espère bien que votre piété ne trouvera pas sur terre une meilleure *occupation* que de sanctifier le nom du Seigneur.

Vous le tenez pour saint ? Alors ne cessez plus de le louer, de l'invoquer, de le bénir.

De le louer d'abord, car il est admirable, dit l'Ecriture. Plus vous essaierez d'en épeler toutes les lettres par une étude approfondie, et d'en saisir la résonnance à travers le temps et l'espace, vous l'admirerez toujours plus, et voudrez le louer toujours mieux.

Vous l'invoquerez sans cesse avec une cordiale confiance, car c'est le nom de Dieu, répète l'Ecriture, qui nous garde, qui nous justifie, qui nous sanctifie, qui nous sauve. Priez Dieu de vous exaucer non pas à cause de vos mérites, mais à cause du nom qu'il porte, ainsi que fait l'Ecriture, ainsi que fait l'Eglise, priant au nom de Jésus-Christ. Vos besoins ne toucheraient peut-être pas le cœur de Dieu, mais à l'appel de son nom pourrait-il ne pas répondre ? Il répondra, soyez-en sûrs.

Vous n'aurez plus par conséquent qu'à bénir le nom du Seigneur, lui redisant sans cesse avec reconnaissance : « Oui, vous êtes bien tel qu'on vous nomme : on vous appelle le Tout-Puissant, le Père des miséricordes, le Juste, le Bon Dieu. C'est bien dit : *benedictus*. Je dis à mon tour aussi bien : Béni soit le nom du Seigneur ! »

Comment pourriez-vous garder pour vous seuls le trésor de ce nom divin ? Vous le distribuerez à d'autres par une *vie apostolique* qui ne rêvera en vérité que de glorifier le nom du Seigneur.

La gloire se définit une connaissance lumineuse, accompagnée de louange. Glorifier quelqu'un, c'est faire connaître et admirer ou son génie ou ses exploits.

Vous ferez connaître le nom de Dieu à ceux qui l'ignorent ou le connaissent mal. Vous le mettrez en pleine lumière par vos discours et vos exemples. Car vos paroles seront vraies et vos exemples lumineux. Rien qu'à vous voir et vous entendre, si vous êtes de vrais apôtres, il faut qu'on ait envie de bénir le nom du Seigneur. Malheur à cette fausse piété autoritaire, acariâtre, encombrante, qui porte les autres à blasphémer le nom de Dieu, comme dit S Paul ! Ce n'est pas une piété d'apôtre, qui rende témoignage à la vérité et se montre capable et même se réjouisse de souffrir pour le nom de Dieu !

L'âme vraiment apostolique a un tel désir de sanctifier le nom divin et de le glorifier autour d'elle, que se sentant impuissante à le faire comme elle le désire, elle ne cesse de prier Dieu qu'il s'en charge lui même. Aussi sa première et constante prière est : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ! » C'est son désir, c'est son bonheur, c'est son idéal, c'est sa vie.

* *

Et ce sera un jour sa *gloire*.

Au grand-prêtre de l'Ancienne Loi, il était réservé, comme le signe de l'honneur suprême, de porter le nom de Dieu inscrit sur sa tiare.

Or S. Jean, qui a vu le ciel, nous dit que les saints portent le nom de Dieu inscrit sur leur front ; et c'est le signe de leur gloire !

Ah ! gardez-le ce nom divin, écrit au fond de votre cœur, écrivez-le sur terre par tous les actes de votre vie, pour qu'au jour de la gloire il puisse briller sur votre front. Ainsi soit il.

CARÊME SUR L'HUMANITÉ DU CHRIST

IV

LE CHRIST OUVRIER

Mes frères,

La vie de Jésus se divise en deux parts inégales : la première se passe presque tout entière à Nazareth, dans le silence et l'obscurité ; la seconde, de trois ans au plus, est celle du ministère public, prédication de l'Evangile, accompagnée de nombreux miracles.

Les apôtres ont été les témoins de la vie publique du Sauveur, ils ont vu ses miracles, entendu maintes fois son enseignement ; ils ont vu les merveilles de sa bonté, puisqu'ils l'ont accompagné pendant tout ce temps d'une façon presque continue. Ils ont donc pu nous donner de nombreux détails sur ces trois années et sur la mort et la résurrection de Jésus.

Par contre, ils ne connaissent la vie antérieure du Christ que par les récits de la Sainte Vierge ou de quelques rares témoins. Aussi ne nous ont-ils laissé sur cette période que de rares détails.

Cependant, nous ne pouvons et ne voulons pas passer sous silence une telle phase de la vie du Sauveur, et cela, non seulement à cause de son importance par la durée, mais aussi et surtout parce que nous voulons contempler en Jésus l'ouvrier de Nazareth, le frère de tous ceux qui peinent et qui travaillent.

I

Il existe pour tout être humain, au début de sa vie, une période de croissance et de formation. C'est le corps qui, le premier, commence à prendre contact avec le monde extérieur, par les sens qui peu à peu entrent en activité ; c'est l'âme ensuite qui s'éveille : l'intelligence apprend à connaître, à distinguer le bien du mal, la mémoire à retenir, la volonté à obéir, à réprimer caprices et défauts. Puis, tandis que le corps grandit et se fortifie, l'âme est soumise au travail de l'éducation et de l'instruction. Celle ci peut être poussée plus ou moins loin, mais ce double développement amène l'être humain au seuil d'une nouvelle période de sa vie : celle du travail. Son corps est maintenant en forces, son esprit est muni du bagage de science nécessaire à la carrière choisie, son âme a été formée par l'enseignement chrétien et par les sacrements. L'adolescent est en possession de tous ses moyens ; l'heure est venue maintenant de les mettre en action par le travail.

Suivant que la prédominance sera donnée à l'esprit sur le corps, ou au corps sur la pensée, nous aurons des carrières libérales ou des travaux manuels. Mais à toutes les classes sociales le travail s'impose ; bien loin d'abaisser les hommes, au contraire, il les élève et leur mérite l'estime de tous les honnêtes gens.

Celui au contraire qui mène une vie inutile et vide, est un objet de mépris et de réprobation, et si la fortune a assuré à quelques uns le nécessaire et même le superflu, nul n'admet cependant que ces privilégiés du sort restent inoccupés. Le bon sens comme la religion leur font un devoir d'utiliser leur temps — et leurs ressources — à servir la cause du vrai, du beau et du bien, dans l'étude, l'art ou les œuvres de charité sociales.

C'est qu'en effet le travail a sa source dans l'œuvre de Dieu, qui, créant le monde et la terre avec toutes ses richesses, est à la fois le premier ouvrier et notre modèle à tous. C'est lui qui nous fournit, d'une part, la matière à travailler, à transformer, à embellir, et qui nous met en mains les instruments nécessaires, dons de l'esprit et du corps, pour nous livrer à ce travail. Tous les travailleurs sont ainsi les collaborateurs de Dieu dans une œuvre d'ensemble, très belle et très vaste, qui tend, en fin de compte, au bonheur commun de l'humanité. Dès lors, c'est se dégrader et s'abaisser que de refuser son concours à cette grandiose entreprise, c'est s'anoblir au contraire — et d'une vraie noblesse — que d'y apporter sa part de labeur généreux.

En quelques traits, concis mais riches de sens, l'Evangile nous fait assister à l'évolution qui s'accomplit en Jésus, après le retour à Nazareth : « L'enfant grandit et se fortifie, il est rempli de sagesse et la grâce de Dieu est en lui » (Luc, II)

40). L'heure arrive donc aussi pour lui de se soumettre à la loi universelle et de choisir un métier. Tout Fils de Dieu qu'il est, il ne dédaignera pas de suivre, même en cela, les lois de notre humanité.

Cependant, il peut choisir, étant le Tout Puissant, entre bien des genres de travaux ; toutes les carrières s'ouvrent devant lui et lui sont accessibles. Si le labeur de son père nourricier paraît tout indiqué pour devenir le sien, il n'y a point cependant de nécessité absolue : on a vu bien souvent des fils ne pas continuer le métier de leur père et réussir parfaitement dans des carrières plus relevées.

Si l'on excepte les serviteurs du bien commun, qui, soit par vocation comme les ministres sacrés, soit par choix comme certains riches, consacrent leur vie au prochain, nous pouvons distinguer quatre classes parmi les travailleurs, et cette distinction a son principe dans le but poursuivi : plaisir, gloire, richesse, ou simplement subsistance quotidienne, encore que ces mobiles divers se trouvent souvent mêlés, mais de façon fort différente.

L'artiste qui longuement médite son sujet, construit son chef-d'œuvre en imagination, puis le réalise lentement, allant du gros œuvre au détail, puis retouche, inlassable, jusqu'à complète satisfaction, celui-là travaille pour le plaisir. Son labeur est pour lui une source de vraies jouissances, qu'il se nomme peinture, sculpture, musique, œuvre littéraire ou toute autre occupation artistique.

Dans un domaine semblable ou voisin, d'autres travaillent pour la gloire : ce qu'ils cherchent, ce qui les inspire et entretient chez eux la flamme, c'est le désir ardent d'immortaliser leur mémoire, d'attacher leur nom à quelque chef-d'œuvre, de s'assurer en quelque sorte une vie posthume ; des générations garderont leur souvenir, s'entretiendront de leurs actions d'éclat, s'inclineront devant leurs monuments, s'inspireront de leurs idées et loueront leur talent.

Dans un autre domaine, nous trouvons des travailleurs, ceux-ci parfois acharnés, infatigables, prêts aux besognes les plus dures, et parfois même, hélas ! moralement les plus basses, pour parvenir à la fortune. Pour ceux-ci, bien souvent, l'art n'est rien, la gloire ne compte pas, la conscience non plus, c'est la soif insatiable de l'or qui les gouverne, les asservit et les lie à la tâche.

Enfin il reste une dernière classe de travailleurs, celle ci tout au bas de l'échelle, mais de beaucoup la plus nombreuse, la classe des humbles et des petits : pour eux, le travail n'est pas un agréable passe-temps, ni une occupation intéressante ou lucrative, mais une dure nécessité, et ils ont pour mobile, mais impérieux celui-là : gagner le pain quotidien.

Les classes sociales sont de tous les temps ; le monde a connu avant le Christ des poètes et des artistes, des chefs d'armée ou d'Etat, dont la gloire est immortelle, des grands et des riches ; l'immense empire romain, et même le petit peuple juif, comptait parmi les siens beaucoup de ces privilégiés.

Le choix de Jésus ne se fixe ni sur leur nom illustre, ni sur leur faste et leur fortune, ni sur leurs glorieux travaux. Une crèche fut son berceau, une humble maison sa demeure ; dans le même esprit, il choisit pour maître le pauvre charpentier de Nazareth, et pour labeur le simple et dur travail des mains : il gagnera son pain à la sueur de son front.

Certes, il ne veut mépriser aucun des hommes, il offre à tous son amitié, son cœur est largement ouvert et il ne fait acception de personne : savants, riches et puissants ne sont pas exclus — du moins comme tels — du royaume des cieux. Mais venant à la rencontre de notre humanité, voulant devenir un frère et un ami, voulant nous arracher à notre misère et nous ramener à Dieu, justement parce qu'il ne veut oublier personne, il descend parmi les plus pauvres et les plus humbles travailleurs : ainsi nul ne pourra se dire oublié ou désavantagé, nul n'hésitera à aller à Jésus, nul ne pourra lui refuser sa confiance, étant assuré d'être compris et d'être aimé par lui comme un frère.

Les habitants de Nazareth refusant de croire à la parole de Jésus, ont donné pour excuse qu'ils le connaissaient depuis longtemps et ne pouvaient ajouter foi aux discours d'un ouvrier. Pour nous, au contraire, nous recueillons avec reconnaissance cette précieuse indication, nous vénérons en Jésus le travailleur aux mains calleuses, et, assujettis également au labeur quotidien, nous accordons un culte d'estime et de confiance au divin ouvrier.

II

Mais l'heure est venue pour Jésus de passer à une autre tâche et d'annoncer au monde la bonne nouvelle, de prêcher aux foules le royaume de Dieu.

Au cours de ces trois années, sans cesse en voyage par monts et par vaux, au bord du Jourdain et sur les lacs, il rencontre des travailleurs.

D'autres passeraient indifférents, mais lui sait comprendre, estimer, aimer : ces travailleurs, courbés sous le poids du jour et de la chaleur, arrachant péniblement à la terre la nourriture de chaque jour, il les donne pour modèle au disciple vaillant qui veut de haute lutte conquérir le ciel. Ces travailleurs, dont les efforts parfois ne sont pas couronnés de succès et dont la besogne est ingrate, il sait leur rendre courage par une miraculeuse et délicate attention ; ces travailleurs, courageux et sans prétention ni orgueil, il va les choisir pour ses collaborateurs et en faire les fondateurs de son Eglise, les réformateurs du monde.

Le royaume des cieux, nous dit Jésus, est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Etant convenu avec eux du salaire d'une journée,

il les envoie au travail. Mais sortant à plusieurs reprises, dans la matinée, à midi, vers trois heures et sur le soir, il rencontre des hommes inoccupés qu'il envoie aussi à sa vigne. Le soir venu, il appelle tous les ouvriers et, commençant par les derniers venus, il remet à chacun le salaire d'un denier.

Passons sur une difficulté qui n'a aucune importance pour notre sujet, et ne retenons que ceci : le royaume de Dieu, c'est-à-dire le ciel, est un salaire qu'il faut mériter par son travail ; chacun sait bien que le pain de chaque jour est souvent dur à gagner, et cependant nul ne se laisse mourir de faim. Le salut ne s'obtient pas non plus sans effort ; et la vie éternelle étant beaucoup plus précieuse que la vie présente, sachons pour elle aussi travailler tous les jours.

Voici d'ailleurs une autre parabole qui va mettre admirablement en lumière la même vérité.

Le royaume des cieux est ici comparé à un maître qui, partant en voyage, appelle ses serviteurs et leur confie ses biens, les répartissant d'une façon non pas égale, mais à la mesure des capacités de chacun. Plusieurs des serviteurs, en l'absence du maître, font valoir les biens à eux confiés et travaillent si diligemment qu'ils doublent leur capital. Le maître revient et se fait rendre compte : les bons ouvriers, intelligents et travailleurs, sont tout fiers et tout heureux de faire connaître leurs gains ; ils reçoivent louange et récompense. Mais vient un paresseux, qui n'a pas travaillé et qui rapporte intact le talent confié : il ne l'a pas gaspillé, mais il ne l'a pas multiplié non plus, il l'a enfoui en terre jusqu'au retour du maître. Et celui-ci, fort mécontent, fait jeter dehors ce serviteur méchant, inutile et paresseux.

Dieu demande donc à chacun de travailler, et si la récompense est la même — vie éternelle avec Dieu dans le ciel — alors que les labeurs sont différents, c'est que différents aussi sont les talents confiés. L'un en a reçu deux et rapporté quatre, un autre en a reçu cinq et rapporté dix, leur mérite est le même : ils ont doublé le dépôt à eux confié. Notre travail doit donc correspondre aux dons reçus : richesse, santé, intelligence, jugement, éducation, vertus et grâces divines.

Les bons ouvriers deviennent ainsi, dans l'enseignement du Maître, nos modèles. Ailleurs Jésus propose l'enfant à notre imitation, et cela parce qu'il aime à voir en nous, dans notre âme, la candeur, la confiance et l'amour d'une âme d'enfant ; s'il nous recommande aussi l'exemple de l'ouvrier, c'est qu'il estime grandement le travail qui rapproche de lui, qui fait la volonté de Dieu — Dieu plaça l'homme, dit la Genèse, II, 15, dans le paradis terrestre, pour qu'il y travaillât, — qui expie les fautes et préserve du mal, en nous méritant la miséricorde divine et, si nous sommes en grâce avec Dieu, un salaire éternel.

Jésus se souvient, dans ses courses apostoliques, qu'il a été ouvrier ; il sait que le travail est parfois ingrat, et il s'intéresse de la meilleure manière aux difficultés de ceux qui peinent.

Un matin, il arrive sur les bords du lac de Génésareth ; des barques sont amarrées et des pêcheurs lavent leurs filets ; comme la foule est dense et le presse de toutes parts, il monte dans une barque et il enseigne depuis là. Or les pêcheurs ont travaillé toute la nuit, sans rien prendre. Quand il a fini de parler, Jésus invite Pierre à prendre les rames et à gagner le large ; puis il commande de jeter le filet. Alors ils retirent une telle quantité de poissons que les deux barques suffisent à peine à ramener la pêche au rivage. Que Jésus ait voulu par là préparer l'appel qu'il allait adresser à ces hommes, nous ne songeons pas à le nier, mais nous croyons aussi qu'il eut alors la délicate pensée de faire oublier, par une capture magnifique, le labeur ingrat de la nuit précédente.

Un geste analogue est accompli par Jésus peu de temps avant son Ascension. Les apôtres, après la Résurrection, n'ayant pas encore reçu mission officielle pour aller prêcher l'Evangile, sont provisoirement retournés à leurs filets. Or, un matin, Pierre et ses compagnons accostent, ayant encore fourni toute une nuit de travail sans le moindre succès ; un inconnu les aborde qui s'informe auprès d'eux du résultat de leur expédition. « Enfants, n'avez-vous rien à manger ? — Non, répondent-ils. — Jetez le filet à droite de la barque et vous trouverez. » Il obéissent et ils amènent à terre cent cinquante-trois gros poissons. Alors ils n'hésitent plus à reconnaître le Seigneur dans le mystérieux inconnu (Jo., XXI, 1-14).

Pour se pencher ainsi vers l'humble travailleur, pour s'intéresser de cette manière à sa vie, pour lui apporter avec une telle délicatesse réconfort et encouragement, il le faut comprendre et aimer.

Aussi nous ne nous étonnerons plus de trouver sur les lèvres de Jésus cette invitation toute de charité : « Venez à moi, vous tous qui travaillez, qui ployez sous le faix, et je vous soulagerai. » (Math., XI, 28).

Les collaborateurs de Jésus sont des ouvriers.

A peine la vie publique est-elle commencée que Jésus songe à s'adjoindre des collaborateurs. Il sait que la mort bientôt aura raison de lui, et d'avance il connaît tous les détails de sa Passion prochaine. Lui parti, des hommes choisis par lui devront continuer son œuvre : enseigner, guérir, pardonner, sauver ; ces hommes, il faut les former et donc les appeler sans retard.

Et qui donc Jésus va-t-il appeler ? Il ne manque pas, parmi les Juifs, de gens instruits, lettrés, versés dans la connaissance des Ecritures, ayant autorité et prestige, tout ce qu'il faut pour travailler à une aussi grande tâche. Jésus dédaigne tous ces docteurs et va chercher des pêcheurs de Galilée, gens qui gagnent leur vie au jour le jour, gens sans instruction, à l'esprit peu ouvert, rempli de préjugés et d'idées fausses. Et c'est à eux qu'il dira en prenant congé d'eux : « Allez, enseignez toutes les nations. »

Qu'est-ce à dire ? Jésus sait que l'apostolat sera

dur, qu'il exigera un courage inébranlable et une besogne pénible, des renoncements nombreux et qu'il faudra essuyer plus d'un affront. Pour y faire face, il faudra avoir été à l'école du travail; il faudra être souple, patient, plein de douceur, ne rien briser, ne pas se décourager ; des riches habitués à leurs aises, des chefs habitués à commander et à être obéis, des savants orgueilleux seraient mal préparés pour soutenir une telle tâche. Et surtout il faut comprendre le peuple et l'aimer ; il faut avoir connu, par expérience personnelle, la pauvreté, le travail, la souffrance, pour bien comprendre, pour aimer, pour aider le pauvre et l'ouvrier. Le Christ a voulu être de la race des humbles ; ses collaborateurs et amis doivent être aussi de la même classe sociale.

Et si parfois le succès d'une prédication, l'admiration suscitée par un miracle venaient à leur monter un peu la tête, à susciter en eux des rêves de grandeur, Jésus les rappellerait énergiquement à la réalité : humilité, pauvreté, souffrance et service des autres, à commencer par les plus petits.

* *

Tel fut Jésus : ouvrier pendant des années à Nazareth, ami des travailleurs, au cours de sa vie publique. Puissions-nous le montrer comme tel à tous ceux qui travaillent, en nous souvenant que l'ouvrier mérite l'estime non seulement de l'honnête homme, mais aussi du chrétien, et que, à défaut de la foi ou de la grâce qui trop souvent, hélas ! lui manquent aujourd'hui, le dur labeur quotidien crée entre lui et le Christ un lien qui, tôt ou tard, si nous savons l'utiliser, pourrait servir à son salut. Ainsi soit-il.

V

LE CHRIST, HOMME DE DOULEURS

Mes frères,

Pauvreté, travail, souffrance, trois choses qui vont ensemble bien souvent : il faut gagner son pain, quand il n'est point assuré d'avance par la fortune ; le travail est une dure et perpétuelle nécessité pour le pauvre, et bien souvent, pour lui, la souffrance morale s'ajoute à la fatigue du corps ; petit et faible, le pauvre risque d'être la victime du riche et du puissant qui parfois abusent de leurs droits. Et si chacun porte sa croix, sur cette terre d'exil, il faut avouer qu'elle est souvent plus lourde pour les humbles que pour les autres.

Jésus, modeste ouvrier, vivant au jour le jour, devait réaliser encore ce rapprochement avec notre humanité. Il y a en effet une sorte d'attirance réciproque qui incline l'un vers l'autre ceux qui souffrent : besoin chez l'un de sympathiser avec un être dont l'âme vibre aux mêmes sentiments, et aussi expérience personnelle de la douleur qui suscite la pitié et le dévouement pour celui qui souffre ; confiance chez l'autre qui se sent compris par celui qui souffre comme lui ; besoin instinctif en tous deux de mettre en commun leur fardeau et de le porter désormais par moitié.

C'est bien cela que Jésus lui-même a clairement illustré dans la parabole du bon Samaritain. Un homme, attaqué dans un passage désert, a été dépouillé ; abandonné, couvert de blessures et perdant son sang, il gît au bord du chemin, à demi mort. Qui voyons-nous se pencher vers lui et le secourir, à l'encontre des indifférents qui ont passé leur chemin ? Un Samaritain, c'est-à-dire un paria, à qui un Juif ne daignerait pas adresser la parole. (Math., XXVII, 26). Cet homme, qu'on méprise et qu'on rejette, il se sent le frère du blessé qu'on abandonne et qu'on néglige ; il s'arrête, il panse ses plaies, il conduit l'homme à l'hôtellerie et lui assure des soins jusqu'à complète guérison.

Nous allons voir comment la souffrance a accompagné le Christ durant sa vie et comment elle a fait de lui un frère, comment elle l'a préparé à être lui-même auprès de nous le bon Samaritain.

I. — *Jésus et la souffrance physique*

Bien des siècles avant la venue du Messie, le prophète voyait déjà en Jésus « l'homme de douleurs, connaissant par expérience l'infirmité. » (Isaïe, XLIII, 3). Et il décrivait minutieusement les souffrances de la Passion : « Il a été broyé, disait-il, à cause de nos péchés. »

Le mot, en effet, est bien exact. Saisi le soir du Jeudi Saint par une horde vulgaire et cruelle, Jésus est enchaîné, brutalement entraîné à Jérusalem, conduit de tribunal en tribunal. Les princes des prêtres ont réussi à soulever la foule, à exciter les passions populaires contre lui, à insuffler dans les âmes leur haine personnelle, et c'est tout un peuple, une foule immense, hier enthousiaste et accueillante, qui aujourd'hui réclame impérieusement sa mort. Pilate, trop faible, essaie de concilier deux choses inconciliables : il veut sauver Jésus, du moins il se refuse à le condamner, le trouvant innocent ; d'autre part, il veut calmer cette foule, assouvir sa soif de sang ; et à cause de cela Jésus est livré aux bourreaux pour être flagellé.

Le supplice commence ; les vêtements du Sauveur lui ont été arrachés, les coups pleuvent comme grêle sur la chair nue, des verges cinglantes laissent leur trace sur la peau meurtrie, des lanières de cuir armées de pointes déchirent la chair, le sang coule ; impitoyables, les soldats romains ne comptent pas leurs coups, comme le prévoyait la loi juive ; ils n'épargnent ni la tête ni le visage, et bientôt tout le corps de Jésus n'est plus qu'une plaie ; épuisé, anéanti, Jésus sent ses forces l'abandonner, et il tombe baigné dans son sang.

Mais ce n'est point assez : la moquerie et la dérision vont s'exercer sur cette victime innocente ; on fabrique en hâte une grossière couronne d'épines, on l'enfonce brutalement dans la tête de Jésus, en appuyant lourdement ou même

en frappant. Puisqu'il s'est dit roi, on va se moquer de sa royauté et en tirer prétexte pour un amusement cruel et inhumain.

En versant le sang de sa victime, Pilate avait espéré satisfaire la foule et apaiser sa haine; mais le spectacle de Jésus défiguré ne fait que susciter de nouvelles clameurs; Pilate cède lâchement, devant une dernière et décisive menace que lui font les princes des prêtres, et la croix est aussitôt apportée. Sans égard pour l'état de faiblesse où il se trouve, on l'impose à Jésus, on accable de ce fardeau trop lourd ses épaules fraîchement meurtries; on l'oblige à avancer, à parcourir ainsi chargé les rues de Jérusalem, entouré d'une foule haineuse et qui blasphème; mais la charge est trop lourde, le sacrifice est au dessus de ses forces humaines, et maintes fois Jésus succombe. Son pauvre corps ensanglanté et tout couvert de plaies est de nouveau meurtri par les pierres du chemin et les aspérités de la croix. On ne réclame pour lui l'aide d'un passant que par crainte de le voir mourir avant le terme.

On arrive au Calvaire; Jésus est dépouillé de ses vêtements que le sang des plaies a collés au corps; on l'étend sur la croix, on tire violemment bras et jambes, on fixe les mains et les pieds au bois par de gros clous. Puis la croix se dresse, et pendant trois heures, Jésus, dévoré par une fièvre intense, perdant les dernières gouttes de son sang, va connaître la plus douloureuse des agonies, conservant jusqu'au dernier soupir, pour souffrir jusqu'au bout, le plein usage de ses facultés.

Il n'y a pas de mot plus vrai pour exprimer une telle douleur que le mot du prophète : « *Attritus est*. Il a été broyé. »

II. — *Jésus et la souffrance morale*

Il est vrai que tôt ou tard la souffrance visite tout homme dans son corps; il est vrai que la fatigue chaque soir se fait sentir aux membres du travailleur, mais la maladie reste, pour le grand nombre tout au moins, une exception assez rare; quant à la fatigue, elle est compensée par la joie de la nourriture et du sommeil. Ce qui mêle quelque amertume à notre vie, ce qui nous accompagne tout au long de notre existence, ce qui rend nos jours tristes et douloureux, c'est la souffrance morale. Plus fréquente que la douleur physique, elle pénètre jusqu'à l'intime de notre âme et blesse notre cœur de la façon la plus variée.

Or nous pouvons dire que cette souffrance a été le lot du Christ, du premier au dernier instant de sa vie.

Il n'a que quelques semaines quand, au Temple de Jérusalem, le vieillard Siméon, poussé et conduit par le St-Esprit, l'accueille en ces termes : « Cet enfant sera en butte à la contradiction » (Luc, II, 34). L'événement ne tarde pas à justifier la prophétie, puisque, peu après, Hérode envoie ses soldats à Bethléem, avec ordre d'exterminer tous les enfants de deux ans et au-dessous (Math., II, 16), ceci dans le dessein de faire mourir Jésus, lequel n'échappe à la mort que par la fuite et l'exil.

Ainsi il apporte la paix au monde, il apporte la vérité, la joie, le pardon de Dieu, et il ne se trouve personne pour l'accueillir à Bethléem et à peine est-il venu qu'on l'oblige à partir. Quelque temps après, il revient à Nazareth; mais il y mène jusqu'à trente ans une vie pauvre et laborieuse; les orateurs chrétiens n'ont pas manqué d'évoquer les privations, les affronts même et les humiliations qu'a rencontrés le Fils de Dieu, dans l'exercice d'une très humble profession.

Mais voici qu'il parle, qu'il apporte une religion nouvelle, dénonçant l'hypocrisie des Pharisiens, dévoilant leur orgueil et leur cupidité (Math., XXIII, 1 12), flétrissant et maudissant leurs cérémonies, rites extérieurs qui ne signifient rien, car le cœur n'y a aucune part, et qui ne suffisent pas à celer à Dieu les bassesses de l'âme. Du coup il s'en fait des ennemis. La popularité que lui valent ses miracles, la sympathie que lui attirent ses bienfaits, excitent leur jalousie; sa bonté pour les petits et sa miséricorde à l'égard des pécheurs les scandalisent. La haine monte et gronde dans leurs cœurs.

Sans cesse ils cherchent à le prendre en défaut, à l'embarrasser par des questions subtiles et insidieuses (Math., XXII, 15, 21), à le déconsidérer aux yeux de la foule (Jo., VIII, 1-11); sans cesse, ils mettent des entraves à son action apostolique, essayant de détourner de lui les âmes, de tuer en elles la foi (Jo., IX, 16, 24, 29), de le faire passer pour un séducteur, un possédé du démon. (Luc, XI, 15).

Sans cesse, ils cherchent à se saisir de lui; tantôt ils ramassent des pierres pour les lui jeter (Jo., VIII, 59), tantôt ils essayent de mettre la main sur lui et de le faire arrêter (Jo., X, 39; VII, 44, 46), mais en réalité ils craignent le peuple et attendent impatiemment l'heure propice.

Elle vient, en effet, à l'occasion de la résurrection de Lazare; le renouveau d'estime qu'attire à Jésus ce nouveau et retentissant miracle, met le comble à leur fureur; cette fois il faut absolument en finir; ils se réunissent, délibèrent, décrètent sa mort, puis l'affaire se précipite : Judas vend son Maître, poussé par la cupidité et l'amour de l'argent; la foule est travaillée en sous-main, Jésus arrêté, Pilate menacé et intimidé, Jésus condamné et exécuté.

S'il nous arrive parfois d'être en butte à la persécution, de sentir autour de nous la malveillance qui nous guette, fait obstacle à notre action, interprète en mal nos intentions les meilleures, souvenons nous du Christ en butte à la haine des Pharisiens et rappelons nous son avertissement : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître; ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront ».

III. — *Jésus et l'ingratitude humaine.*

Cependant la souffrance ne nous vient pas toujours de nos ennemis, bien plus souvent, elle est le fait de nos amis, et elle nous touche alors au plus

intime, elle nous atteint au plus profond du cœur. Déjà le psalmiste, en termes émus, exhalait cette plainte douloureuse : « Si le mal m'était venu d'un ennemi, je l'aurais supporté avec courage, mais il me vient de toi, ami cher à mon cœur, qui partageais ma vie et mangeais à ma table. » (Ps. LIV, 13 15).

S. Paul, énumérant ses épreuves et ses difficultés, citera lui aussi les périls et les peines lui venant de faux frères et aggravant la tâche déjà lourde de l'apostolat. (II Cor., XI, 26).

Jésus devait connaître ces épreuves. Dès le début de son ministère public, il revient à Nazareth, sans doute désireux d'apporter à sa patrie, à ses compatriotes, les prémices de la vérité et des miracles. Mais les Nazaréthains, incrédules et secrètement jaloux sans doute de son prestige, refusent de croire en lui ; ils vont même plus loin : ils le poussent hors de la cité, le mènent jusqu'à un escarpement sur lequel est bâtie leur ville, pour le précipiter en bas. (Luc, IV, 29).

Nombreux sont les bénéficiaires des bienfaits de Jésus, possédés délivrés, sourds, muets, aveugles, paralytiques, lépreux guéris, morts ressuscités, âmes consolées, pécheurs pardonnés ; il semble que dans tout ce monde Jésus a dû se faire de nombreux amis. Hélas ! l'ingratitude humaine ne l'épargne pas plus que nous autres.

Un jour, entrant dans un village, sur les frontières de la Galilée et de la Samarie, il voit venir à lui dix lépreux qui se tiennent à distance et qui crient : « Maître, ayez pitié de nous ! » Touché de compassion, il leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » Ils y vont et en chemin sont guéris. L'un d'eux revient alors sur ses pas en glorifiant Dieu, et, tombant le visage contre terre aux pieds de Jésus, il le remercie. Or c'était un Samaritain, c'est-à dire un étranger. Et Jésus, douloureusement, signale l'ingratitude des autres : « Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Et les neuf autres, où sont-ils ? Il ne s'est trouvé que cet étranger pour venir remercier. » (Luc, XVII, 11-18).

Un soir, au désert, Jésus nourrit miraculeusement cinq mille personnes avec cinq pains d'orge et deux poissons ; la foule exulte de joie, est dans l'admiration ; tous s'écrient : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde ! » Et ils songent à le faire roi. (Jo., VI, 1-15).

Le lendemain matin, ils s'empressent à Capharnaüm pour le retrouver ; il en profite pour leur annoncer l'Eucharistie : « Vous me cherchez parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. » Mais quand il leur annonce que « le pain qu'il donnera, c'est sa chair pour la vie du monde, » ils s'étonnent, se scandalisent et le quittent. Ils ont déjà oublié les bienfaits d'hier, et celui dont on voulait faire un roi, on lui refuse aujourd'hui toute confiance. (Jo., VII, 60-66).

Enfin, quand on pense à la multitude des guérisons accomplies par Jésus, quand on songe aux foules que la fête de Pâques attirait à Jérusalem, quand on lit dans l'Evangile même : « La foule nombreuse accourue pour la fête, ayant appris l'arrivée de Jésus, se porta à sa rencontre, des palmes à la main » (Jo., XII, 12, 13), comment ne pas voir des obligés du divin Maître parmi ceux qui demandent sa mort, qui l'insultent peut-être et le raillent, ou tout au moins ne font rien pour sa défense ?

L'ingratitude humaine ne date pas d'aujourd'hui, on le voit : autant l'homme est tenace à se souvenir du mal, autant il oublie facilement les bienfaits reçus et Jésus en a souffert plus d'une fois.

IV. — *Jésus et l'abandon de ses amis et de Dieu*

Cependant Jésus a des amis, ses apôtres, les compagnons de ses courses apostoliques, les confidents de ses secrets ; qui ont entendu sa doctrine, assisté à ses miracles, éprouvé la tendresse de son cœur, ses apôtres à qui il a dit à la fin de sa vie : « Je ne veux plus désormais vous nommer mes serviteurs, mais mes amis, car tous les secrets que le Père m'avait confiés, je vous les ai fait connaître. » (Jo., XV, 15).

Pourtant leurs préjugés et leurs ambitions, leur peu de foi et leurs vues trop humaines lui arrachent un jour cette plainte quelque peu amère : « O race incrédule, jusques à quand serai-je avec vous, jusques à quand vous supporterai-je ? » (Marc, IX, 18). C'est qu'en effet même ses apôtres sont lents à comprendre son enseignement, à s'inspirer de sa doctrine. Leurs pensées, leurs sentiments, leurs conversations sont si souvent pour lui cause de souffrance, de cette souffrance qui est d'autant plus vive parfois que la cause en paraît plus bénigne et futile ! Un coup d'épée n'atteindrait pas le cœur — au sens moral du mot — un coup d'épingle l'atteint au plus intime.

Mais Jésus doit souffrir bien autrement encore de la part de ses amis.

C'est l'un des douze et un apôtre, Judas, qui va trouver les princes des prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? » (Math., XXVI, 14-15). Le marché est conclu pour trente pièces d'argent ; quelques jours se passent et Judas se fait lui-même le guide d'une troupe armée d'épées et de bâtons, désigne lui-même Jésus par un infâme baiser ; Jésus est trahi et livré à ses ennemis, trahi et livré par un des siens.

Mais pendant que Judas prépare son complot et réunit ses hommes, Jésus est entré en agonie ; la perspective de la mort prochaine et de tous les détails du supplice a fait frémir son âme ; par trois fois, une supplication douloureuse et ardente monte à ses lèvres ; il demande à ses amis de veiller, de prier une heure avec lui ; cette supplication se fait plus ardente encore auprès des trois privilégiés : Pierre, Jacques et Jean. Hélas ! pas un d'entre eux, pas même Jean, l'ami de cœur, n'a le courage de répondre à cet appel : ils dorment appesantis par la fatigue. (Math., XXVI, 36-46).

Au moment où les soldats se jettent sur Jésus,

ses apôtres, pris de panique, s'enfuient et vont se cacher, sous l'empire de la crainte (Math., XXVI, 56). Cependant deux d'entre eux se retrouvent chez Caïphe ; retenus par leur amour pour le Christ — l'un est le chef des apôtres, l'autre l'ami de choix — ils l'ont suivi de loin ; ils ne peuvent se résigner à fuir et à ignorer ce qui va se passer.

Pauvre Pierre ! à l'heure où il voudrait donner à son Maître une preuve de fidélité, se prépare dans l'ombre le piège où il va tomber. En effet, une servante l'aborde et lui dit : « Toi aussi, tu étais avec Jésus. » Pris de peur, Pierre nie et cherche à se dérober, il croise une autre servante qui lui parle de même ; Pierre proteste qu'il ne connaît pas Jésus ; mais son accent galiléen l'a trahi, on l'entoure, on le presse de questions ; alors il fait serment et jure qu'il ne connaît pas Jésus, puis il réussit à s'échapper. Lui, le chef des Douze, il a renié son Maître. (Math., XXVI, 69-75).

Ainsi Jésus, au jour de sa Passion, est oublié de tous ceux auxquels il a fait du bien ; et contre la haine déchaînée de ses ennemis, il n'a personne pour le défendre ; car, de ses amis, l'un l'a trahi, l'autre renié, les autres abandonné.

Quand les hommes nous délaissent et nous refusent leur amitié, quand notre cœur cherche en vain autour de nous un cœur compatissant, il nous reste du moins la consolation de la prière, la ressource de nous tourner vers notre Père du ciel, « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. »

Jésus n'a même pas cet adoucissement à sa peine. C'est en vain qu'il demande par trois fois durant son agonie : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Sa prière n'est pas entendue ; ce n'est pas sa volonté qu'il lui faut accomplir, mais celle de Dieu, et Dieu ne se laisse point attendrir ni toucher. On dirait qu'il n'aime plus son Fils ou qu'il n'entend plus sa prière.

C'est que — le prophète nous en avertit — Jésus a pris sur lui nos iniquités, il a assumé la charge de nos péchés (Is., LIII, 4), en sorte qu'il est devenu « le maudit de Dieu » (Galat., III, 13), livré à la justice divine pour solder notre dette ; aussi, malgré son innocence personnelle, n'a-t-il plus à compter sur la miséricorde.

Du haut de la croix, dans les derniers instants de sa lente agonie, Jésus nous révèle la persistance de cet abandon divin ; cette plainte douloureuse s'échappe de ses lèvres : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Math., XXVII, 41).

* *

« Homme de douleurs, connaissant la souffrance, » tel nous apparaît bien Jésus dans l'Evangile. Nous comprendrons mieux après cela, dans une prochaine étude, les attentions délicates et les merveilles de sa bonté envers tous ceux qui souffrent. Nous comprendrons ces paroles de l'auteur de l'Épître aux Hébreux : « Nous n'avons pas un Pontife incapable de compatir à nos infirmités, car, hormis le péché, il les a toutes expérimentées. » (Heb., IV, 15).

Et à tous ceux qui souffrent, nous nous efforcerons de faire connaître un Christ homme de douleurs, qui « sait compatir à nos peines, parce que lui-même a connu la souffrance. » (Heb., V, 2).

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

AU MARIAGE D'UN OFFICIER

Mademoiselle et Monsieur,

L'acte que vous accomplissez en ce moment est particulièrement grave. L'appareil solennel dont j'ai voulu qu'il soit entouré, est pour vous en faire sentir l'importance, autant que pour honorer votre double famille.

Il ne s'agit plus d'un simple engagement : c'est un serment que vous allez prononcer devant cet autel : plus que cela encore, c'est un sacrement que vous allez recevoir. Si Jésus-Christ a fait du mariage une chose sainte et l'a élevé à la dignité de sacrement, c'est sous l'inspiration d'une bonté compatissante. En consacrant ce grand acte et en y attachant une grâce spéciale, il a voulu ennoblir et sanctionner le serment des époux.

Ce serment trouvera déjà une garantie dans l'affection qui l'inspire, dans la loyauté qui l'exprime, dans les sentiments d'honneur qui le pénètrent. Mais il faut compter avec les inconstances et les lassitudes du cœur, avec les défaillances de la volonté, et Jésus-Christ qui les prévoyait a créé un sacrement dont le but est de resserrer le lien du mariage, de fortifier, de rendre durable l'affection des époux et de les disposer à remplir avec une sainte émulation leurs devoirs réciproques. La cordiale entente, le support mutuel, la fidélité inviolable, l'éducation des enfants, toutes ces obligations qu'impose le mariage, croyez bien que la religion n'est pas de trop, que la grâce du sacrement n'est pas inutile, pour vous en rendre l'accomplissement plus facile.

Ils ont une idée bien étroite et bien vulgaire du mariage, ceux qui le considèrent comme une affaire, comme un groupement d'intérêts, comme une association de fortune. Le mariage est, avant tout, l'union de deux cœurs qui se donnent librement l'un à l'autre et pour jamais ; c'est l'intimité de deux êtres qui veulent ensemble, la main dans la main, faire le chemin de cette vie, mettant en commun leurs joies et leurs peines, et se vouant une inaltérable affection.

Et ici, Monsieur, je ne saurais vous proposer un plus illustre et plus parfait modèle que S. Louis, votre glorieux Patron. Ce grand roi et ce grand saint garda toute sa vie à son épouse, la reine Marguerite de Provence, la chaude tendresse de ses premières années de mariage. Montrant l'anneau qu'il portait toujours et sur lequel il avait fait graver ces trois mots : Dieu, France, Marguerite, il disait avec une exquise délicatesse : « En dehors de cet anneau, je n'ai point d'amour. »